Le Juge Ti à l'oeuvre (Partie 2)

Van Gulik,Robert

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com



Robert
Van Gulik
Le juge Ti
à l'œuvre
Meurtre sur
l'étang de lotus
10
18
INEDIT

ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI

Le Juge Ti à l'œuvre

2ème partie

Traduit de l'anglais par Anne Krief




Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé
en DOC, HTML,
PDF, EPUB et MOBI
Team
AlexandriZ
teamalexandriz.org

10/18

Meurtre sur l’étang de lotus

Nouvelle

Les personnages

Ti Jen-tsie, *magistrat de Han-yuan.*
MA Jong, *l'un de ses lieutenants.*
YUAN Kaï, *propriétaire de la plus grande pharmacie du district.*
Madame MENG, de son vrai nom.
CHIH Mei-lan, *épouse du poète assassiné Meng Lan.*
Monsieur WEN Chou-fang, *maître de la Guilde des marchands de thé.*
CHIH Ming, le frère de CHIH Mei-lan.

CETTE AFFAIRE a eu lieu en l'an 667 à Han-yuan, petite ville ancienne bâtie au bord d'un lac, non loin de la capitale. Le juge Ti doit cette fois élucider le meurtre d'un poète d'un certain âge, retiré dans sa modeste propriété derrière le quartier des Saules, séjour d'élection des courtisanes et des chanteuses. Le poète a été assassiné alors qu'il contemplait paisiblement la lune dans le pavillon de repos de son jardin, au milieu de l'étang de lotus. Il n'y a eu aucun témoin – à ce qu'il semble tout du moins.

DU PETIT PAVILLON, au centre de l'étang de lotus, il pouvait surveiller tout le jardin, baigné du clair de lune. Il prêta attentivement l'oreille. Tout était tranquille. Il regarda avec un sourire satisfait le cadavre dans le fauteuil de bambou et le manche du couteau qui dépassait de sa poitrine. Seules quelques gouttes de sang avaient taché sa robe grise. L'homme prit l'une des coupes de porcelaine posées à côté du pichet de vin en étain, sur la table ronde. Il la vida d'un trait puis murmura à l'adresse du mort :

— Repose en paix ! Si tu n'avais été qu'un imbécile, je t'aurais probablement épargné. Mais puisque tu as été un imbécile encombrant…

Il haussa les épaules. Tout s'était bien passé. Il était plus de minuit ; personne ne viendrait dans cette maison de campagne isolée, aux abords de la ville. Et tout était silencieux dans la maison obscure, à l'autre bout du jardin. Il regarda ses mains : elles ne portaient aucune trace de sang. Puis il examina le sol du pavillon et la chaise où il était assis, en face du mort. Non, il n'avait laissé aucun indice derrière lui. Il pouvait partir tranquille à présent.

Soudain, il entendit un bruit derrière lui. Il se retourna, aux aguets. Puis il poussa un soupir de soulagement ; ce n'était qu'une grosse grenouille verte. Elle avait sauté de l'étang sur les degrés de marbre du pavillon et le regardait gravement, fixant sur lui ses gros yeux protubérants.

— Tu ne peux pas parler, toi, sale bête ! railla l'homme. Mais deux précautions valent mieux qu'une !

Sur ces mots, l'homme envoya d'un violent coup de botte la grenouille s'écraser contre le pied de la table. Les longues pattes de l'animal se contractèrent avant de s'immobiliser complètement. L'homme saisit la seconde coupe de vin, celle de sa victime, et l'examina un moment avant de la glisser dans sa manche. Il pouvait partir maintenant. Comme il faisait demi-tour, son regard s'arrêta sur la grenouille morte.

— Va rejoindre tes petites camarades ! dit-il avec mépris en la poussant du pied dans l'eau.

L'animal tomba en faisant une gerbe d'eau parmi les lotus. Aussitôt les coassements de centaines de batraciens affolés déchirèrent le silence de la nuit.

L'homme lâcha un juron et traversa à grands pas le pont voûté qui franchissait l'étang de lotus. Dès qu'il se fut glissé hors du jardin et

en eut refermé le portail, les grenouilles retrouvèrent leur quiétude.

Quelques heures plus tard, trois cavaliers pénétraient dans la ville par la route du lac. La lueur rose de l'aube se reflétait sur leurs robes de chasse brunes et leurs bonnets noirs. Une fraîche brise matinale troublait la surface du lac, mais il n'allait pas tarder à faire chaud, car on était au cœur de l'été.

Le barbu, aux larges épaules, dit en souriant à son compagnon, homme mince et plus âgé :

— Cette chasse au canard me donne une idée pour attraper les criminels les plus rusés ! On installe un leurre et l'on se cache avec le filet prêt à être déployé. Quand notre oiseau se montre, on le lui rabat dessus !

Quatre paysans qui arrivaient en sens inverse déposèrent précipitamment à terre leurs ballots de légumes et s'agenouillèrent au bord de la route. Ils avaient reconnu l'homme barbu ; il s'agissait du juge Ti, le magistrat du district de Han-yuan.

— On a fait un sacré battage dans les roseaux, remarqua en grimaçant l'homme robuste qui chevauchait en queue. Mais on n'a attrapé que des plantes aquatiques !

— Peu importe, ce fut un excellent exercice, Ma Jong ! répondit par-dessus son épaule le juge Ti à son lieutenant.

Puis il poursuivit en s'adressant à l'homme mince qui chevauchait à ses côtés :

— Si nous faisions cela tous les matins, monsieur Yuan, nous n'aurions plus aucun besoin de vos poudres ni de vos pilules !

L'homme mince eut un pâle sourire. Il s'appelait Yuan Kaï et était propriétaire de la plus grande pharmacie du district. La chasse au canard était son passe-temps favori.

Le juge Ti talonna son cheval et ils ne tardèrent pas à pénétrer dans la ville de Han-yuan, construite à flanc de montagne. Sur la place du marché, devant le temple de Confucius, les trois hommes descendirent de cheval ; puis ils gravirent les degrés de pierre qui conduisaient à la rue du tribunal, dominant la ville et le lac.

Ma Jong montra du doigt l'homme trapu qui se tenait devant l'entrée monumentale du Yamen.

— Grands dieux ! grommela-t-il. Je n'avais jamais vu notre chef des sbires debout de si bonne heure ! Je crains qu'il ne soit très malade.

Le chef des sbires courut à leur rencontre et déclara précipitamment en saluant le juge :

— Le poète Meng Lan a été assassiné, Votre Excellence ! Son domestique est venu nous avertir il y a une demi-heure qu'il avait découvert son maître mort dans le pavillon du jardin.

— Meng Lan ? Poète ? répéta le juge en fronçant les sourcils.

Depuis un an que je suis à Han-yuan je n’ai jamais entendu prononcer ce nom-là.

— Il habite une vieille maison de campagne, près du marais, à l’est de la ville. Votre Excellence, précisa l’apothicaire. Il n’est pas très connu par ici, car il vient rarement en ville. Mais j’ai entendu dire que ses poèmes étaient très prisés par les connaisseurs.

— Autant y aller tout de suite, décida le juge. Le sergent Hong et mes deux lieutenants sont-ils déjà rentrés ?

— Non, Votre Excellence, répondit le chef des sbires. Ils sont toujours dans le village à la frontière ouest du district. Juste après le départ de Votre Excellence, ce matin, un individu a apporté un message du sergent Hong, disant qu’ils n’avaient encore rien découvert d’intéressant sur les hommes qui ont dévalisé le convoyeur du Trésor.

Le juge Ti tirailla sa longue barbe.

— Cette affaire de vol est très irritante ! dit-il avec exaspération. Le convoyeur transportait une douzaine de lingots d’or. Et voilà qu’à présent nous avons un meurtre sur les bras ! Bon, on s’en sortira bien, Ma Jong. Savez-vous comment on se rend à la maison de campagne de ce poète ?

— Je connais un raccourci par le quartier est, Votre Excellence, répondit Yuan Kaï. Si vous me permettez…

— Mais comment donc ! Suis-nous également, ajouta-t-il en s’adressant au chef des sbires. Je suppose que tu as fait raccompagner le domestique de Meng par deux de tes hommes, pour veiller à ce qu’on ne touche à rien, n’est-ce pas ?

— Oui, absolument, Votre Excellence ! s’exclama le chef des sbires en se rengorgeant.

— Tu fais des progrès, observa le juge.

Surprenant un sourire satisfait sur les lèvres du chef des sbires, il ajouta d’un ton sec :

— Dommage qu’ils soient si lents, ces progrès. Sors quatre chevaux des écuries !

L’apothicaire chevauchait en tête et guidait le groupe de cavaliers le long d’étroits sentiers qui serpentaient jusqu’aux berges du lac. Ils ne tardèrent pas à arriver dans une allée bordée de saules. Ces derniers avaient donné son nom à ce quartier qui s’étendait à l’est de la ville et où vivaient les danseuses et les courtisanes.

— Parlez-moi un peu de Meng Lan, demanda le juge à l’apothicaire.

— Je ne le connaissais pas très bien, Votre Excellence. Je suis allé le voir deux ou trois fois seulement, mais il m’a paru quelqu’un d’aimable et de modeste. Il s’est installé par ici il y a deux ans, dans une vieille maison de campagne derrière le quartier des Saules. Il n’y a

que trois ou quatre pièces, mais un jardin splendide avec un étang de lotus.

— A-t-il de la famille ?

— Non, Votre Excellence. Il était veuf en arrivant ici. Ses deux grands fils vivent à la capitale. L'année dernière, il a fait la connaissance d'une courtisane du quartier des Saules. Il l'a achetée et épousée. Elle n'a pas grand-chose pour elle, à part sa beauté – elle ne sait ni lire ni écrire, ni chanter ni danser. C'est pourquoi Meng a pu l'acheter bon marché, mais elle lui a quand même coûté toutes ses économies. Il subsistait grâce à la rente annuelle que lui avait faite un de ses admirateurs de la capitale. Le couple était heureux, à ce que je sais, quoiqu'il y ait eu évidemment une grande différence d'âge.

— On imaginerait un poète choisissant plutôt une femme cultivée, capable de partager ses goûts littéraires, remarqua le juge.

— C'est une femme calme, douce, Votre Excellence, expliqua l'apothicaire en haussant les épaules. Et elle s'est fort bien occupée de lui.

— Meng Lan était un homme qui savait vivre, bien que poète, grommela Ma Jong. Une fille jolie et tranquille, qui s'occupe gentiment de vous, on ne peut rien rêver de mieux !

L'allée de saules s'était transformée en un sentier qui traversait un bouquet de grands chênes. Un épais taillis indiquait la proximité du marais qui se trouvait derrière le quartier des Saules.

Les quatre hommes mirent pied à terre devant un rustique portail en bambou. Les deux sbires en faction les saluèrent puis leur ouvrirent la porte. Avant d'entrer, le juge survola du regard le grand jardin. Il n'était pas très bien entretenu. Les arbustes fleuris et les buissons qui poussaient à leur guise tout autour de l'étang de lotus conféraient au lieu une sorte de beauté sauvage. Quelques papillons voletaient paresseusement au-dessus des grandes feuilles de lotus qui recouvraient l'étang.

— Meng Lan aimait beaucoup son jardin, remarqua Yuan Kaï.

Le juge hocha la tête. Ses regards se tournèrent vers le pont de bois laqué de rouge qui menait au pavillon octogonal, ouvert de tous côtés. Des colonnes élancées soutenaient le toit pointu, chargé de tuiles vertes. Au-delà de l'étang, au fond du jardin, il découvrit une étrange construction en bois, basse. Son toit de chaume était à demi recouvert par les feuillages des grands chênes qui l'entouraient.

Il commençait à faire très chaud. Le juge essuya son front en sueur et traversa le pont étroit, suivi de ses trois compagnons. Le petit pavillon les contenait à peine tous les quatre. Le juge Ti observa un moment le cadavre de l'homme maigre, en robe d'intérieur grise, qui gisait dans un fauteuil de bambou. Puis il palpa ses épaules et ses bras inertes.

— Il est à peine raide, remarqua-t-il en se redressant. Par ce temps humide et chaud, il est difficile de fixer l'heure du décès. En tout cas, ce doit être après minuit, à mon avis.

Le juge ôta délicatement le couteau de la poitrine du mort et en examina la longue lame effilée et le manche d'ivoire.

— Ça ne va pas nous être d'un grand secours, dit Ma Jong en pinçant les lèvres. N'importe quel quincaillier de la ville en a en réserve des tonnes du même genre.

Le juge Ti lui tendit le couteau sans un mot. Ma Jong l'enveloppa dans une feuille de papier qu'il avait sortie de sa manche. Le magistrat se pencha sur le visage émacié de la victime, figé en un rictus inquiétant. Le poète avait une longue moustache maigre et une barbiche grise ; le juge lui donna une soixantaine d'années. Il prit le grand pichet sur la table et le secoua. Il ne restait que quelques gouttes de vin. Puis il saisit la coupe posée à côté et l'examina, avant de la glisser dans sa manche d'un air perplexe.

— Demande à tes hommes de fabriquer un brancard avec des branches et d'emporter le corps au tribunal pour l'autopsie, dit-il en se retournant vers le chef des sbires.

Et à l'adresse de Yuan Kaï :

— Vous devriez aller vous asseoir un moment sur ce banc de pierre, là-bas, près de la palissade, monsieur Yuan. Je n'en ai pas pour longtemps.

Puis il fit signe à Ma Jong de le suivre.

Comme ils retraversaient le pont, les planches minces craquèrent sous le poids des deux hommes. Ils contournèrent l'étang de lotus jusqu'à la maison. Le juge inspira une bouffée d'air frais en arrivant à l'ombre du porche tandis que Ma Jong frappait à la porte.

Un jeune homme assez beau mais à l'air peu avenant leur ouvrit. Ma Jong lui expliqua que le magistrat désirait voir madame Meng. Comme le garçon disparaissait précipitamment, le juge Ti s'assit à la table de bambou branlante au centre d'une pièce meublée pauvrement. Ma Jong se plaça les bras croisés derrière le siège de son maître. Constatant la vétusté du mobilier et le mauvais état des murs, le juge remarqua :

— Le vol n'a apparemment pas été le mobile du crime.

— Le mobile… le voilà qui arrive, Votre Excellence ! chuchota Ma Jong. Un vieux mari, une jolie jeune femme, on connaît la suite !

Le juge se retourna et découvrit dans l'encadrement de la porte une svelte jeune femme de vingt-cinq ans environ. Elle n'était pas maquillée et ses joues portaient des traces de larmes. Mais ses grands yeux limpides, ses sourcils à l'arc gracieux, ses lèvres vermeilles et charnues et son teint lisse la dotaient d'un charme exceptionnel. Sa robe bleu passé ne dissimulait rien de la beauté de son corps. Après

avoir jeté un regard affolé au juge, elle le salua puis resta sans bouger, les yeux baissés, attendant respectueusement qu'il lui adressât la parole.

— Je suis véritablement navré, madame, déclara le juge d'une voix douce, de vous importuner si tôt après le malheur qui vous a frappée. Vous comprendrez, je pense, qu'il me faut toutefois agir vite afin de traduire en justice l'infâme meurtrier de votre époux.

Comme la jeune femme acquiesçait, il poursuivit :

— Quand avez-vous vu votre mari pour la dernière fois ?

— Nous avons pris ensemble notre riz du soir, ici même, répondit madame Meng d'une voix douce et mélodieuse. Ensuite, quand j'eus débarrassé la table, mon époux est resté à lire quelques heures puis, devant la beauté du clair de lune, il a décidé de se rendre dans le pavillon pour y vider quelques coupes de vin.

— Cela lui arrivait-il souvent ?

— Oh oui, il y allait pratiquement tous les soirs pour y jouir de la fraîcheur de la nuit et y chanter des chansons.

— Y recevait-il souvent des visiteurs ?

— Jamais, Votre Excellence. Il aimait à y rester seul et ne recherchait pas la compagnie. Les rares invités étaient en général reçus dans l'après-midi et ici même dans cette pièce, pour y prendre une tasse de thé. J'aimais cette vie paisible, mon époux était si prévenant, il…

Ses yeux s'embuèrent de larmes et ses lèvres se crispèrent. Mais elle ne tarda pas à se ressaisir et reprit :

— J'ai préparé un grand pichet de vin et le lui ai apporté au pavillon. Mon époux m'a dit de ne pas l'attendre pour me coucher car il avait l'intention de veiller tard. Alors, je suis allée dormir. C'est le domestique qui m'a réveillée tôt ce matin en frappant comme un forcené à ma porte. Je me suis aperçue seulement à cet instant que mon époux n'était pas auprès de moi. Le garçon m'a dit qu'il l'avait trouvé dans le pavillon…

— Ce garçon habite-t-il dans la maison ? demanda le juge.

— Non, Votre Excellence. Il vit avec son père, le jardinier de la plus grande demeure du quartier des Saules. Il ne vient que pour la journée et rentre chez lui lorsque j'ai préparé le riz du soir.

— N'avez-vous rien entendu de suspect au cours de la nuit ?

Madame Meng fronça les sourcils avant de répondre :

— Je me suis réveillée une seule fois. Ce devait être un peu après minuit. Les grenouilles de l'étang faisaient un vacarme épouvantable. On ne les entend jamais dans la journée, elles restent sous l'eau. Même lorsque j'entre dans l'eau pour y cueillir des fleurs de lotus, elles ne font aucun bruit. Mais c'est la nuit qu'elles sortent, et un rien les effraie. C'est pourquoi j'ai pensé que mon mari, en quittant le

pavillon, avait fait tomber un caillou dans l'étang, par exemple. Et je me suis rendormie.

— Je vois, fit le juge.

Il réfléchit un moment en caressant ses longs favoris.

— Le visage de votre mari ne présentait aucune expression d'effroi ni de surprise ; il a dû être agressé très soudainement. Il est mort avant d'avoir compris ce qu'il lui arrivait. Cela prouve qu'il connaissait son meurtrier ; ils ont dû vider quelques coupes de vin ensemble. Le grand pichet était pratiquement vide, mais il n'y avait qu'une seule coupe. Je suppose qu'il est difficile de savoir s'il en manque une ?

— Absolument pas, répondit madame Meng avec un léger sourire. Nous n'avons que sept coupes, six identiques, de porcelaine verte, et une autre, plus grande, de porcelaine blanche, réservée à mon époux.

Le juge leva les sourcils. La coupe qu'il avait trouvée sur la table était en porcelaine verte.

— Votre époux avait-il des ennemis ?

— Pas un seul, Noble Juge ! s'exclama la jeune femme. Je n'arrive pas à comprendre qui…

— Et vous ? En avez-vous ? demanda le juge en lui coupant la parole.

Madame Meng rougit et se mordit la lèvre. Puis elle répondit d'un air contrit :

— Votre Excellence n'ignore naturellement pas qu'il y a un an je travaillais encore dans le quartier des Saules. Il m'est parfois arrivé de refuser mes faveurs, mais je suis persuadée que personne n'aurait… Et depuis tout ce temps…

Elle ne termina pas sa phrase.

Le juge se leva. Il remercia madame Meng en lui exprimant toute sa sympathie et prit congé.

Comme les deux hommes redescendaient l'allée du jardin, Ma Jong remarqua :

— Vous auriez dû également lui poser des questions sur ses amis à elle, Votre Excellence.

— Je m'en remets à toi pour ces recherches-là, Ma Jong. Es-tu resté en relation avec cette fille du Quartier ? Fleur-de-Pommier, tel était son nom, si je me souviens bien.

— Fleur-de-Pêcher, Votre Excellence. Mais oui, bien sûr !

— Parfait. Tu vas aller la voir immédiatement et lui faire dire tout ce qu'elle sait sur l'époque où madame Meng travaillait encore là-bas. Surtout sur les hommes qu'elle fréquentait.

— Il est très tôt, Votre Excellence, observa Ma Jong d'un air indécis. Elle doit être encore en train de dormir.

— Eh bien, tu la réveilleras ! Dépêche-toi !

Ma Jong fit une moue contrariée mais courut néanmoins vers le portail du jardin. Le juge Ti se dit que s'il envoyait assez souvent son galant lieutenant interroger ses amies avant l'heure du petit déjeuner, il réussirait peut-être à lui faire passer son faible pour le sexe réputé tel. En règle générale, ces femmes-là ne sont pas au mieux de leur beauté au petit matin, après une nuit blanche.

Yuan Kaï était en grande discussion, au bord de l'étang de lotus, avec un inconnu au visage énergique et plutôt austère. L'apothicaire présenta au magistrat monsieur Wen Chou-fang, le nouveau maître de la Guilde des marchands de thé.

Le maître de la guilde salua profondément le juge Ti et se lança dans des excuses emberlificotées pour ne pas être encore venu lui présenter ses respects. Le juge l'interrompit par une question :

— Qu'est-ce qui vous amène ici de si bon matin, monsieur Wen ?

Wen eut l'air consterné par cette question.

— Je… bégaya-t-il, je voulais exprimer ma sympathie à madame Meng et… lui demander si je pouvais lui être de quelque utilité…

— Vous connaissiez donc bien les Meng ? demanda le juge Ti.

— C'est précisément ce dont nous étions en train de parler, Votre Excellence, repartit vivement Yuan Kaï. Nous avons décidé de faire savoir à Votre Excellence que Wen et moi-même avions tous deux recherché les faveurs de madame Meng, à l'époque où elle était courtisane, et que ni l'un ni l'autre n'y étions parvenus. Nous tenons à ajouter que nous comprenons parfaitement qu'une courtisane soit libre d'accorder ou de refuser ses faveurs et qu'aucun de nous ne lui en a le moins du monde tenu rigueur. Nous avions également une grande estime pour Meng Lan, et nous nous sommes réjouis qu'il ait fait un mariage aussi heureux. C'est pourquoi…

— Pour que tout soit bien clair, dites-moi, coupa le juge, vous pouvez prouver tous deux que vous n'étiez pas dans les environs, hier soir, n'est-ce pas ?

L'apothicaire jeta un coup d'œil embarrassé à son ami.

— Il se trouve justement, Votre Excellence, répondit Wen Chou-fang avec circonspection, que nous avons tous deux été conviés à un banquet hier soir, dans la plus grande maison du quartier des Saules. Un peu plus tard, nous… euh, nous nous sommes retirés à l'étage avec… euh, de la compagnie. Nous sommes rentrés chez nous quelques heures après minuit.

— J'ai fait un petit somme à la maison, précisa Yuan Kaï, puis j'ai mis ma tenue de chasse et suis passé chercher Votre Excellence au tribunal pour aller à la chasse au canard.

— Je vois, dit le juge Ti. Je suis ravi que vous m'ayez prévenu, cela m'épargnera des démarches inutiles.

— Cet étang est vraiment charmant, commenta Wen d'un air

soulagé.

Comme ils raccompagnaient le juge jusqu'au portail, il ajouta :

— Malheureusement, ces étangs-là sont souvent infestés de grenouilles.

— Elles font parfois un vacarme épouvantable, souligna Yuan Kaï en ouvrant le portail.

Le juge Ti monta à cheval et prit le chemin du Yamen.

Le chef des sbires vint à sa rencontre dans la cour et l'informa que tout était prêt pour l'autopsie. Le juge se rendit tout d'abord dans son cabinet particulier. Pendant que le commis lui servait une tasse de thé chaud, il écrivit un mot rapide à Ma Jong pour le prier d'interroger les deux courtisanes avec lesquelles Yuan Kaï et Wen Chou-fang avaient passé une partie de la nuit. Il réfléchit un instant avant d'ajouter : « Vérifie également si le domestique des Meng a passé la nuit dernière chez son père. » Après avoir scellé le mot, il ordonna au commis du tribunal de le faire porter à Ma Jong. Puis il mangea quelques gâteaux secs et se rendit dans la petite salle où l'attendaient le contrôleur des décès et ses deux assistants.

L'autopsie n'apporta aucun élément nouveau : le poète était en bonne santé ; la mort avait été causée par un coup de couteau dans le cœur. Le juge ordonna au chef des sbires de faire placer le corps dans un cercueil provisoire, en attendant de connaître la date et le lieu des funérailles. Il retourna dans son bureau et étudia avec le premier secrétaire du tribunal les documents administratifs récemment arrivés.

Il était près de midi lorsque Ma Jong revint. Quand le juge eut congédié le secrétaire, Ma Jong prit place devant le bureau de son maître, tortilla sa courte moustache et commença en souriant béatement :

— Fleur-de-Pêcher était déjà levée, Votre Excellence ! Elle était en train de faire sa toilette quand j'ai frappé à sa porte. C'était son jour de repos hier et elle s'était couchée tôt. Elle était plus jolie que jamais, je…

— D'accord, d'accord, viens-en aux faits ! le pressa le juge avec humeur (son stratagème avait apparemment échoué). Elle a dû avoir beaucoup de choses à te raconter, reprit-il, à en juger par le temps que tu as mis.

Ma Jong lui jeta un regard lourd de reproches et répondit avec le plus grand sérieux :

— Il faut opérer très délicatement avec ces filles-là, Excellence. Nous avons pris le petit déjeuner ensemble et je l'ai amenée progressivement à parler de madame Meng. Son nom de courtisane était Agate, et son vrai nom, Chih Mei-lan ; elle est la fille d'un paysan du Nord. Il y a trois ans, quand la grande sécheresse a provoqué une terrible famine et que les gens mouraient comme des mouches, son

père l'a vendue à un rabatteur qui à son tour l'a vendue à la maison où travaille Fleur-de-Pêcher. C'était une fille gaie et agréable. Le propriétaire de la maison a confirmé le fait que Yuan Kaï avait recherché les faveurs d'Agate, et qu'elle avait refusé. Il a pensé qu'elle n'agissait ainsi qu'afin de faire monter les enchères car elle a eu l'air plutôt déçue de voir que l'apothicaire n'insistait pas et se rabattait sur une de ses compagnes. Avec Wen Chou-fang, cela se passa un peu différemment. Wen est quelqu'un de plutôt timide ; comme Agate ne répondit pas à ses avances, il n'insista pas et se contenta de l'adorer de loin. Puis elle a fait la connaissance de Meng Lan qui l'a rachetée sur-le-champ. Mais d'après Fleur-de-Pêcher, Wen serait encore très amoureux d'Agate, car il en parle souvent avec les autres filles ; il aurait même dit récemment qu'Agate méritait mieux pour mari qu'un vieux rimailleur grincheux. J'ai également appris qu'Agate a un jeune frère, Chih Ming, un mauvais sujet. Il boit, joue et a suivi sa sœur jusqu'ici pour pouvoir vivre à ses crochets. Il a disparu il y a un an environ, juste avant son mariage avec Meng Lan. Mais il a refait une apparition dans le quartier la semaine dernière et demandé après sa sœur. En apprenant du propriétaire que Meng Lan l'avait rachetée et épousée, il s'est rendu tout droit chez elle. Le domestique de Meng a ensuite raconté que Chih Ming s'était disputé avec le poète ; il n'a pas saisi de quoi il retournait, mais il était question d'argent.

Madame Meng a beaucoup pleuré et Chih Ming est reparti fou de rage. Personne ne l'a revu depuis.

Ma Jong fit une pause, mais le juge Ti s'abstint de tout commentaire. Il dégusta son thé, ses épais sourcils profondément froncés. Quand, soudain, il demanda :

— Le domestique de Meng s'est-il absenté cette nuit ?

— Non, Votre Excellence. J'ai interrogé son père, le vieux jardinier, et leurs voisins également. Le garçon est rentré directement chez lui après dîner, s'est écroulé sur le lit qu'il partage avec ses deux frères et a pioncé jusqu'au petit matin. Et ça me rappelle ce que vous m'avez demandé, Votre Excellence. J'ai appris que Yuan Kaï avait passé une partie de la nuit avec Pivoine, une amie de Fleur-de-Pêcher. Ils sont montés dans sa chambre à minuit, et Yuan l'a quittée deux heures plus tard ; il est parti à pied pour jouir du clair de lune, à ce qu'il a dit. Quant à Wen Chou-fang, il est resté avec Œillet, une fille très avenante, ma foi, bien que plutôt maussade ce matin. Il semble que Wen ait trop bu au cours du banquet et qu'à peine arrivé dans la chambre d'Œillet il se soit couché et endormi aussi sec. Œillet a essayé en vain de le réveiller, puis elle est allée retrouver les autres filles dans la pièce à côté pour jouer aux cartes. Il a refait surface trois heures plus tard, mais, au grand dam d'Œillet, il avait une telle gueule de bois qu'il est rentré directement chez lui, à pied également. Il

préférait marcher plutôt que prendre une chaise à porteurs, prétendant que l'air frais lui éclaircirait les idées. Voilà tout ce que j'ai appris, Votre Excellence. J'ai l'impression que Chih Ming est notre homme. En épousant sa sœur, Meng Lan a privé Chih Ming de la poule aux œufs d'or, si vous me passez l'expression. Dois-je demander au chef des sbires d'engager des recherches ? J'ai une assez bonne description du lascar.

— Oui, vas-y, répondit le juge. Tu peux aller manger ton riz de midi à présent, je n'aurai pas besoin de toi d'ici à ce soir.

— Alors je vais faire une petite sieste, dit Ma Jong d'un air ravi. J'ai eu une matinée exténuante ; la chasse au canard, sans parler du reste…

— Je n'en doute pas ! répliqua sèchement le juge.

Après le départ de Ma Jong, le juge Ti se rendit sur la terrasse de marbre qui dominait le lac. Il s'assit dans un vaste fauteuil et se fit servir sur place son riz de midi. Il ne se sentait pas d'humeur à rejoindre ses appartements particuliers ; préoccupé comme il l'était, il aurait été d'une piètre compagnie pour sa famille. Son repas achevé, il tira son siège vers un coin ombragé de la terrasse. Mais alors qu'il s'apprêtait à faire un somme, un messager apparut et lui remit un épais rapport de la part du sergent Hong. Son vieux conseiller lui écrivait que l'enquête menée dans l'ouest du district avait révélé que l'agression contre le convoyeur du Trésor avait été perpétrée par une bande de six malfaiteurs. Après avoir assommé l'homme et lui avoir dérobé les lingots d'or, ils s'étaient rendus tranquillement dans une auberge proche de la frontière du district pour y faire un bon repas. Puis un étranger était arrivé ; il dissimulait le bas de son visage sous un foulard et les gens de l'auberge ne l'avaient jamais vu auparavant. Le chef des bandits lui avait remis un paquet et ils étaient tous partis en direction des forêts du district voisin. Par la suite, on avait retrouvé le cadavre de l'étranger dans un fossé, non loin de l'auberge. On l'avait identifié grâce à ses vêtements ; son visage avait été réduit en bouillie. Le contrôleur des décès du lieu, ayant, en homme avisé, examiné le contenu de l'estomac de la victime, y découvrit les traces d'une drogue puissante. Le paquet contenant les lingots avait évidemment disparu. « L'agression contre l'envoyé du Trésor a donc été soigneusement préparée, concluait le sergent Hong, et par quelqu'un qui est resté dans l'ombre. Il a fait louer les services des bandits par son complice, pour qu'ils exécutent la sale besogne, puis a envoyé ce même complice à l'auberge pour récupérer le butin. Il a suivi l'homme, l'a drogué et battu jusqu'à ce que mort s'ensuive, soit parce qu'il désirait éliminer un témoin gênant, soit parce qu'il ne voulait pas lui payer sa part. Afin de retrouver le criminel qui se trouve derrière toute cette affaire, nous allons devoir requérir la

collaboration du collègue de Votre Excellence, en poste dans le district voisin. Je demande respectueusement à Votre Excellence de bien vouloir se rendre sur les lieux afin de procéder personnellement à l'enquête. »

Le juge Ti roula lentement le rapport. Le sergent avait raison, il devait partir sur-le-champ. Or le meurtre du poète exigeait également sa présence à Han-yuan. Aussi bien Yuan Kaï que Wen Chou-fang avaient eu la possibilité de commettre ce crime, pourtant ni l'un ni l'autre ne semblaient avoir de mobile. En revanche, le frère de madame Meng en avait un, mais au cas où il serait bien le coupable, il aurait quitté la ville depuis longtemps. Poussant un soupir, le juge se renversa dans son fauteuil et se caressa pensivement la barbe. Quelques instants plus tard, il dormait profondément.

Lorsque le juge Ti s'éveilla, il s'aperçut avec contrariété qu'il avait beaucoup trop dormi ; le crépuscule tombait. Ma Jong et le chef des sbires se tenaient près de la balustrade. Ce dernier informa le magistrat que tout avait été mis en œuvre pour retrouver Chih Ming, mais sans résultat pour le moment.

Le juge Ti tendit à Ma Jong le rapport du sergent Hong en disant :

— Tu vas lire ça attentivement, puis tu feras les préparatifs nécessaires pour que nous nous rendions à la frontière occidentale du district, car nous nous mettrons en route demain matin à l'aube. Au dernier courrier, il y avait une lettre du Trésor en provenance de la capitale, m'ordonnant de faire mon rapport sur ce vol dans les plus brefs délais. La disparition d'une ligature de sapèques les empêche de dormir, alors tu imagines, une douzaine de lingots d'or !

Le juge redescendit dans son cabinet particulier où il rédigea un rapport préliminaire au Trésor. Puis il se fit servir le repas du soir dans son bureau. Il mangea sans appétit, trop soucieux pour apprécier ce qu'on lui servait. Reposant ses baguettes, il pensa en soupirant qu'il était vraiment malheureux que les deux meurtres fussent survenus à peu près en même temps. Soudain, il reposa sa tasse de thé, se leva et commença à arpenter la pièce. Il croyait avoir découvert l'explication de la disparition de la coupe à vin. Il fallait qu'il aille vérifier sa thèse sans plus attendre. Il se dirigea vers la fenêtre et inspecta la cour. Comme elle était déserte, il sortit rapidement et quitta discrètement le Yamen par la petite porte de service.

Arrivé dans la rue, il remonta son foulard sur le bas de son visage et loua les services de porteurs dont il régla la course quand ils l'eurent déposé devant la plus grande maison du quartier des Saules. Des chants et des éclats de rire fusaient des fenêtres brillamment éclairées ; un joyeux festin était sans nul doute en train. Le juge Ti passa vite son chemin et s'engagea dans l'allée qui menait à la maison de campagne de Meng Lan.

En approchant du portail du jardin, il remarqua que le lieu était parfaitement silencieux ; les arbres étouffaient les sons en provenance du quartier des Saules. Il ouvrit doucement la porte et inspecta le jardin. Si la lune éclairait l'étang de lotus, la maison située au fond du jardin était plongée dans l'obscurité. Le juge longea l'étang et s'arrêta pour ramasser un caillou. Il le lança dans l'eau. Les grenouilles se mirent aussitôt à coasser en chœur. Avec un sourire satisfait, le juge se dirigea vers la porte, relevant de nouveau son foulard sur le bas de son visage. Tapi dans l'ombre du porche, il happa un coup sec.

Une lumière apparut à la fenêtre et la porte s'ouvrit. Il entendit madame Meng chuchoter :

— Entre vite !

Elle se tenait dans l'encadrement de la porte, les seins nus. Un léger tissu lui ceignait les reins et ses cheveux étaient défaits. Lorsque le juge laissa retomber son foulard, elle poussa un cri étouffé.

— Je ne suis pas celui que vous attendiez, remarqua-t-il froidement, mais je vais entrer tout de même.

Il franchit le seuil, referma la porte derrière lui et demanda d'un ton ferme à la femme terrorisée :

— Qui attendiez-vous ?

Ses lèvres remuèrent sans qu'aucun son en sortît.



ELLE SE TENAIT DANS L'ENCADREMENT DE LA PORTE,
LES SEINS NUS

— Parlez ! hurla le juge.

Retenant le linge qui lui cachait les reins, elle balbutia :

— Je n'attendais personne. J'ai été réveillée par les grenouilles et j'ai eu peur que quelqu'un ne soit entré, alors je suis allée voir et…

— Et vous avez dit à ce quelqu'un d'entrer vite chez vous ! Quitte à mentir, faites-le plus habilement ! Montrez-moi la chambre où vous attendiez votre amant.

Elle prit en silence la chandelle posée sur la table et conduisit le juge dans une petite pièce latérale. Il n'y avait qu'un lit de planches, recouvert d'une natte de roseau. Le juge s'en approcha vivement et tâta la natte : elle était encore tiède de la chaleur de son corps.

— Dormez-vous toujours ici ? demanda-t-il avec brusquerie.

— Non, Votre Excellence, c'est la chambre du domestique ; il vient y faire la sieste l'après-midi. Ma chambre se trouve de l'autre

côté du vestibule.

— Conduisez-moi !

Une fois dans la grande chambre, le juge lui prit la chandelle des mains et inspecta rapidement les lieux. Il y avait une table de toilette avec une chaise de bambou quatre coffres à vêtements et un grand lit dont le juge tira les rideaux. L'épais matelas avait été roulé et les oreillers rangés dans une niche du mur. Puis, se retournant vers la jeune femme, il dit avec humeur :

— Peu m'importe où vous aviez l'intention de dormir avec votre amant, tout ce qui m'intéresse, c'est son nom. Parlez !

Madame Meng restait silencieuse en le regardant de biais. Puis son linge glissa à terre ; elle était nue de la tête aux pieds. Se couvrant de ses mains, elle regarda timidement le juge.

Le magistrat se détourna.

— Ces petits procédés grotesques me fatiguent, dit-il froidement. Rhabillez-vous immédiatement, vous allez me suivre au tribunal et passer la nuit en prison. Demain je vous interrogerai à l'audience, sous la torture si nécessaire.

La jeune femme ouvrit sans mot dire un coffre à vêtements et commença à s'habiller. Le juge alla l'attendre dans le vestibule. Il se dit qu'elle était prête à tout pour protéger son amant. Puis il haussa les épaules. Étant donné son passé de courtisane, prête à tout ne devait pas signifier grand-chose. Lorsqu'elle réapparut habillée, il lui fit signe de le suivre.

À l'entrée du quartier des Saules, ils rencontrèrent les veilleurs de nuit. Le juge demanda à leur chef de conduire madame Meng en chaise à porteurs au tribunal et de la remettre au gardien de la prison. Il devait également envoyer quatre de ses hommes chez le poète ; ils se cacheraient dans le vestibule et arrêteraient quiconque frapperait à la porte. Puis le juge rentra d'un pas lent, plongé dans ses pensées.

En passant devant le corps de garde, le juge Ti aperçut Ma Jong qui discutait avec les soldats. Il emmena son lieutenant dans son cabinet particulier. Après qu'il lui eut raconté ce qui s'était passé chez le poète, Ma Jong secoua tristement la tête et dit :

— Donc elle avait un amant, et c'est lui qui a tué son mari. Eh bien, autrement dit, l'affaire est presque résolue. Avec un peu de persuasion, on arrivera à lui faire avouer le nom du type.

Le juge but une gorgée de thé puis déclara avec lenteur :

— Il y a encore quelques points qui me tracassent. Il existe un rapport précis entre le meurtre de Meng et l'agression contre le convoyeur du Trésor, mais je ne vois absolument pas de quoi il retourne. Toutefois, j'aimerais connaître ton opinion sur deux autres points. Premièrement, comment madame Meng a-t-elle pu mener une intrigue clandestine ? Son époux et elle ne sortaient pour ainsi dire

jamais, et les rares personnes à être reçues chez eux venaient dans la journée. Deuxièmement, j'ai pu constater qu'elle dormait ce soir dans la chambre du domestique, sur un petit lit de planches. Pourquoi ne s'est-elle pas préparée à recevoir son amant dans sa chambre, pourvue d'un grand lit confortable ? Le respect dû à la mémoire de son époux défunt ne peut avoir suffi à l'en empêcher, alors qu'elle le trompait déjà joyeusement de son vivant derrière son dos. Je sais bien sûr que les amants se soucient peu de confort, mais tout de même, ce lit de planches dur, étroit…

— Eh bien, répondit Ma Jong avec un sourire, en ce qui concerne le premier point, lorsqu'une femme est décidée à se passer ses petits caprices, vous pouvez être certain qu'elle en trouvera le moyen. Peut-être d'ailleurs tournait-elle autour de leur domestique, auquel cas ces plaisirs clandestins n'auraient rien à voir avec le meurtre. Pour ce qui est du second point, j'ai souvent dormi sur un lit de planches, mais je dois avouer que je n'ai jamais songé à le partager avec quelqu'un. J'irai avec joie me renseigner au quartier des Saules sur ses avantages éventuels, conclut-il en jetant un regard plein d'espoir au juge Ti.

L'air absent, le magistrat ne l'avait pas quitté des yeux. Tiraillant lentement sa moustache, il resta silencieux un moment puis sourit tout à coup.

— Oui, dit-il, on pourrait tenter cela.

Ma Jong eut l'air enchanté, mais se rembrunit dès que le juge eut ajouté vivement :

— File tout de suite à l'Auberge de la Carpe rouge, derrière le marché aux poissons, et demande au chef des mendiants d'aller te chercher une demi-douzaine de gueux fréquentant les abords du quartier des Saules. Ramène-les-moi. Tu lui diras que je désire les interroger à propos d'éléments nouveaux et décisifs dans l'affaire du meurtre du poète Meng Lan. N'en fais surtout point mystère. Au contraire, arrange-toi pour que tout le monde sache que je convoque ces mendiants et pourquoi. Allez, file !

Comme Ma Jong restait rivé sur son siège, et regardait le juge d'un air interloqué, ce dernier ajouta :

— Si mon plan réussit, tu auras élucidé du même coup le meurtre de Meng et le vol des lingots d'or. Fais de ton mieux !

Ma Jong se leva et disparut en hâte.

Lorsque Ma Jong réapparut dans le cabinet du juge Ti, flanqué de quatre mendiants en haillons, il découvrit, disposés sur la petite table, de grands plats de gâteaux et de sucreries ainsi que des pichets devin.

Le juge mit à l'aise les hommes effarés en les accueillant avec cordialité, puis il les pria de se restaurer et de boire une coupe de vin. Comme les mendiants stupéfaits se glissaient vers la table en dévorant les plats des yeux, le juge Ti prit Ma Jong à part et lui dit tout bas :

— Va au corps de garde et choisis trois des meilleurs sbires. Attends avec eux à l'entrée principale. D'ici à une heure environ, je renverrai les mendiants. Il faudra tous les suivre discrètement. Arrêtez tout individu qui abordera l'un d'entre eux et amenez-le moi avec le mendiant en question !

Puis il retourna vers les mendiants et les encouragea à se restaurer à leur guise. Les vagabonds médusés hésitèrent un long moment avant de se décider, puis les plats et les coupes se retrouvèrent vides comme par enchantement. Leur chef, un borgne, s'essuya les mains sur sa barbe graisseuse et murmura d'un ton fataliste à ses compagnons :

— Maintenant qu'on a le ventre plein, il va nous faire couper la tête. Mais je dois reconnaître que ce fut un dernier repas somptueux.

À leur grande stupéfaction, le juge Ti les fit asseoir sur des tabourets devant son bureau. Il posa à chacun d'eux diverses questions sur l'endroit d'où il venait, sur son âge, sur sa famille et sur une foule de détails sans importance. Quand les mendiants eurent constaté qu'il n'abordait aucun sujet épineux, ils se mirent à parler plus librement et bientôt une heure s'était écoulée.

Le juge Ti se leva, les remercia pour leur collaboration et leur dit qu'ils pouvaient repartir. Puis il se mit à arpenter son cabinet, les mains derrière le dos.

On frappa à la porte plus tôt qu'il ne s'y était attendu. Ma Jong entra dans le cabinet, suivi du mendiant borgne.

— Il m'a donné la pièce d'argent sans que je comprenne ce qui m'arrivait, Votre Excellence ! gémit le vieillard. Je vous jure que je ne lui ai pas fait les manches !

— Je sais, répondit le juge. Ne t'inquiète pas, tu peux garder cette pièce. Dis-moi seulement ce qu'il t'a raconté.

— Il m'a abordé alors que je tournais le coin de la rue, Votre Excellence, et m'a glissé cette pièce d'argent dans la main en disant : « Suis-moi, tu en auras une autre si tu me dis ce que le juge vous a demandé à toi et à tes amis. » Je vous jure que c'est la vérité, Noble Juge !

— Parfait, tu peux t'en aller. Ne gaspille pas cet argent à boire et à jouer !

Comme le mendiant s'empressait de disparaître, le juge ordonna à Ma Jong :

— Fais entrer le prisonnier !

L'apothicaire Yuan Kaï, à peine introduit, se mit à protester énergiquement :

— Un citoyen respectable, arrêté comme un vulgaire criminel ! J'exige de savoir…

— Et moi, j'exige de savoir, reprit le juge en lui coupant

froidement la parole, pourquoi vous avez guetté ce mendiant et pourquoi vous l'avez questionné.

— Je suis naturellement très intéressé par les progrès de l'enquête, Votre Excellence ! J'étais impatient de savoir si…

— Si j'avais découvert un indice vous accusant qui vous aurait échappé, dit le juge en terminant sa phrase. Yuan Kaï, vous avez assassiné le poète Meng Lan, ainsi que Chih Ming, qui vous avait servi d'intermédiaire avec les bandits qui ont agressé le convoyeur du Trésor. Avouez vos crimes !

Yuan Kaï avait blêmi, mais il parvint à se ressaisir suffisamment pour demander d'une voix ferme :

— Je suppose que Votre Excellence a de sérieuses raisons pour formuler d'aussi graves accusations ?

— En effet, madame Meng a affirmé qu'elle et son époux ne recevaient aucun visiteur le soir. Elle a dit également que les grenouilles de l'étang de lotus ne coassaient jamais durant la journée. Pourtant, vous avez remarqué le vacarme qu'elles étaient capables de faire à l'occasion. Ce qui donne à penser que vous vous êtes rendu en ces lieux la nuit. Par ailleurs, Meng a bu du vin avec son meurtrier, qui a laissé sa coupe sur la table, mais a emporté celle qui était réservée au vieux poète, bien reconnaissable. Tout cela, joint à la sérénité du visage de Meng, m'a fait soupçonner qu'il avait été drogué avant d'être assassiné et que le meurtrier avait emporté la coupe de peur que l'on n'y décelât l'odeur du narcotique, même s'il la rinçait dans l'étang. Enfin, le complice du criminel qui a organisé l'agression du convoyeur du Trésor a également été drogué avant d'être tué. Cela laisse donc à penser que les deux crimes ont été commis par une seule et même personne. Et j'en suis venu à vous soupçonner, tout d'abord parce qu'en tant qu'apothicaire vous connaissez bien les drogues, ensuite parce que vous avez eu la possibilité matérielle de tuer Meng Lan en quittant le quartier des Saules. Je me suis également rappelé que notre chasse au canard n'avait pas été très brillante ce matin : en fait nous n'avons rien pris, bien que nous ayons été guidés par un chasseur aussi expérimenté que vous. Vous n'étiez pas en bonne forme car vous aviez passé une nuit épouvantable. Mais en m'apprenant à chasser au filet, vous m'avez donné l'idée d'un moyen très simple pour vérifier mes soupçons : ce soir, je me suis servi des mendiants comme leurre, et je vous ai attrapé.

— Et mon mobile ? demanda lentement Yuan Kaï.

— J'ai découvert par des moyens qui ne vous concernent pas que madame Meng s'attendait à recevoir nuitamment une visite secrète de son frère ; ce qui prouvait qu'elle le savait coupable de quelque crime. Lorsque Chih Ming est venu voir sa sœur et son beau-frère la semaine dernière pour leur demander de l'argent et qu'ils ont refusé, il s'est

mis en colère et s'est vanté auprès d'eux d'avoir été engagé par vous pour une affaire qui allait lui rapporter beaucoup d'argent. Meng et son épouse savaient que Chih Ming était un voyou, de sorte que lorsqu'ils ont entendu parler de l'agression contre le convoyeur du Trésor, ne voyant pas réapparaître Chih Ming, ils en ont conclu qu'il devait s'agir de l'affaire à laquelle il avait fait allusion. Meng Lan était un honnête homme, et il vous a accusé de vol – voilà votre mobile. Madame Meng désirait protéger son frère, mais dès qu'elle apprendra que c'est vous qui avez tué son époux et son frère, elle parlera, et son témoignage achèvera de vous confondre, Yuan Kaï.

L'apothicaire baissa les yeux ; il respirait avec difficulté. Le juge poursuivit :

— Je présenterai des excuses à madame Meng. Le dégradant métier qui fut le sien n'a pas corrompu sa belle âme. Elle était véritablement éprise de son époux, et tout en sachant que son frère était un vaurien, elle était prête à se laisser fouetter en pleine audience, plutôt que de le dénoncer. Enfin, elle sera bientôt riche car la moitié de vos biens va lui revenir, comme prix du sang pour le meurtre de son époux. Et je ne doute pas qu'en temps voulu Wen Chou-fang ne la demande en mariage, car il est encore très amoureux d'elle. Quant à vous, Yuan Kaï, vous êtes un vil criminel et serez condamné à avoir la tête tranchée.

Yuan Kaï releva brusquement les yeux.

— C'est la faute de cette maudite grenouille ! J'ai tué la bête et l'ai envoyée dans l'étang, c'est ce qui a réveillé les autres. Et, ajouta-t-il amèrement, imbécile que j'étais, j'ai même dit que les grenouilles ne pouvaient pas parler !

— Si, elles le peuvent, répondit laconiquement le juge, et elles ne s'en sont pas privées.

FIN